

Sylvie, dernier tour la tête (et la jambe) haute

Sylvie Guillem quitte la scène de la danse, à 50 ans, avec la tournée de son spectacle 'contemporain d'auteur' (Forsythe, Ek, Khan, Maliphant) qui a débuté en mars au Théâtre Municipal de Modène et qui passera entre autres à Londres, aux 'Nuits de Fourvière' de Lyon et au Théâtre des Champs-Élysées de Paris, pour se terminer en décembre à Tokyo. Ravissante et parfaite mais froide, a-t-on dit; certes, hautaine, intolérante, anticonformiste, tout au moins en paroles, paroles dont elle est avare dans ses interviews. Mais pas toujours: Valeria Crippa l'interviewe depuis vingt ans et brosse ici un portrait de la personnalité de Guillem à travers ses déclarations

Un drôle de rituel que les 'tournées d'adieux' à la scène: des obsèques publiques, autour du monde, marquant la fin d'une excellente carrière. D'un côté, un rite exclusif, qui se célèbre une seule fois – *one-shot* – dans un théâtre précis d'une ville, face à des spectateurs électrisés par l'impact émotionnel que déclenche la dernière révérence de l'étoile. Adieux éternels. De l'autre, la possibilité de répéter l'événement, théoriquement à l'infini, à la demande d'un autre endroit du globe, face à d'autres spectateurs, tout aussi émus et excités par les adieux que l'étoile bien aimée adresse à eux et à eux seulement. Encore des adieux donc.

Sylvie Guillem, Rudolf Nureyev dans les années 1980 (ph. Eurofotocine)

Très en vogue dans le monde entier, le rituel qui couronne une brillante carrière sur pointes prévoit, dans la plupart des cas, la reprise des chevaux de bataille de l'étoile qui va s'éclipser. S'il s'agit d'une dame, elle est normalement accompagnée d'un partenaire de belle prestance, de décors fastueux et de la compagnie de réf-

rence en larmes (si possible).

Plus l'on brille à la fin d'une carrière, plus l'on resplendira dans la mémoire de ceux qui étaient présents: voici – dirait-on – le critère adopté pour la tournée des adieux. Par tout le monde, hormis elle. Sylvie Guillem a fait tout le contraire, ayant choisi discrètement pour les débuts de sa dernière tournée, le 30 mars, la scène du Théâtre Municipal de Modène, petite ville italienne balletophile. Pas de faste, dans son cas. Mademoiselle Guillem a opté pour une formule 'shabby chic': de grands chantres (Forsythe, Ek), une scène minimale, un contemporain d'auteur de haut niveau (Khan, Maliphant).

Snob? Bien sûr. Mais... Revenons à 1999 et feuilletons les pages du n°45 de *BALLET2000*: Vittoria Ottolenghi y signait un article mordant intitulé «Sylvie Guillem, la divine de glace»; la doyenne des critiques italiens (grande amie de Nureyev) avouait, sans réticences, l'irritation, «l'indifférence irrationnelle, voire l'animosité» provoquée en elle par l'étoile parisienne dès ses débuts au Concours de Varna: «royale, très belle, détachée». Certes, des adjectifs qui conviennent à une artiste qui a fait de la rigueur et du perfectionnisme l'unité de mesure de sa vie sur scène, dotée d'une nature généreuse qui lui a donné une beauté éblouissante mais raffinée, des qualités qui ont ensorcelé tout d'abord Rudolf Nureyev et Maurice Béjart (qui disait d'elle: «Son talent est unique mais sa personnalité est multiple, évidente et insaisissable comme tout ce qui dépasse les normes et rejoint cette zone mystérieuse où les grands poètes s'embarquent dans leur 'Bateau ivre'...!»). Elle nous sort de la grisaille du quotidien et d'un coup de pied aux étoiles nous précipite dans le futur», puis William Forsythe, Bob Wilson.

Le public et la critique ont idolâtré ou détesté Sylvie Guillem. Certains ont même exulté lorsqu'elle commit une rare erreur: dans une vidéo très cliquée sur YouTube, dont le titre est «Sylvie Guillem is human!», on la voit dérapier dans *La Belle au bois dormant* avec le Royal Ballet; comme si par ce faux-pas l'on cherchait à rendre plus accessible une danseuse au caractère difficile, jugée encombrante pour toute compagnie institutionnelle, au Ballet de l'Opéra de Paris tout comme au Royal Ballet de Londres.





*Sylvie Guillem: "Bye",
c. M. Ek (ph. L. Leslie-Spinks)*



Sylvie Guillem dans sa "Giselle" à Londres en 2001 avec le Ballet de La Scala de Milan (ph. J. Moatti)

C'est précisément l'impression de Sylvie Guillem que je me suis faite, l'ayant interviewée plusieurs fois pour le *Corriere della Sera*: non pas celle d'une diva froide et dédaigneuse, mais d'une créature débarquée d'Uranus, frustrée par le système, projetée vers le futur. Encombrante, mais pour elle-même, pour son besoin inné d'aller de l'avant, à contre-courant, et, de préférence, toute seule. Le thème de l'émancipation de la féminité dans le ballet surgit clairement lors d'une conversation à Milan, en février 1999, au Grand Hotel et de Milan (une auberge historique où mourut Giuseppe Verdi): parmi les moulures et les miroirs, Guillem apparut en chaussures de montagne et short, genre Lara Croft, avec sa longue natte rousse Titien, en fumant sa Lucky Strike: «Bayadère? C'est une poupée naïve, sans profondeur psychologique ni logique dramatique – déclarait-elle sans hésiter, à la veille de ses débuts dans la version Makarova

à La Scala – De même pour Gamzatti, superficielle et stupide. D'autres rôles que je n'aime pas? La Sylphide, une parfaite idiote que je ne pourrais jamais danser. Je ne sauve que Giselle, un personnage digne, avec un parcours d'évolution intérieur à travers la douleur ».

Sa version chorégraphique de *Giselle*, créée pour le Ballet National Finlandais, fut présentée à La Scala en 2001: «Trop souvent dans la version traditionnelle, quand je dansais parmi les courtisanes – me dit-elle – je me suis sentie comme un vilain petit canard au milieu de gens enrubannés et irréels. Ma *Giselle* est vive et pure et ne traite pas le public comme s'il était idiot». Dix ans plus tard, en 2011, son interprétation de *Manon* de MacMillan fut un chef-d'œuvre de savoir-faire théâtral, précédée par une polémique féroce avec le théâtre milanais qui lui ferma ensuite ses portes: «Une mauvaise restauration; les gens au pouvoir ne respectent pas les exigences des artistes», attaqua-t-elle.

Peu importe: en 2012 la Biennale de Venise lui attribua le Lion d'or à la carrière «pour avoir redessiné l'image de la danseuse en défiant les lois de la physique». Le bilan qu'elle fit de sa carrière lors de notre conversation fut, par contre, beaucoup moins retentissant: «J'aurais pu finir comme un bouchon qui flotte sur l'eau au gré des courants – m'avoua-t-elle –. Par contre, j'ai préféré mener ma barque et naviguer en haute mer. Quand Noureev me nomma étoile à l'Opéra de Paris, je n'avais que 19 ans; de nombreux danseurs auraient vu cela comme un accomplissement, pas moi. Noureev était intransigent, j'ai appris plein de choses de lui. L'excès d'assurance et de confort s'avèrent ennemi de l'art. Mieux vaut se tenir constamment au bord du précipice. Pour l'organisation de mon activité, je m'appuie sur le Sadler's Wells de Londres. Mais pour moi ce n'est pas une question de marketing et je ne danse pas pour qu'on me reconnaisse dans la rue. La danse doit se suffire à elle-même».

Elle a été cohérente jusqu'à ses adieux, annoncés quelques mois avant le début de sa tournée à Modène: «Je ne pouvais pas monter plus haut. Autant s'arrêter et terminer avec la danse. C'est une décision très difficile. Mais je préfère que ce soit moi qui choisisse librement, avant que mon corps ne commence à me lâcher. Je ne veux pas que le public s'en rende compte avant moi. Mieux vaut une coupure nette et une blessure nettoyée plutôt qu'une douleur qui tue comme le poison. Comme ça, ce sera plus facile de guérir». Attitude plutôt franche pour avoir été une Sissi froide et parfaite. N'est-ce pas?

Valeria Crippa

En bas, une série d'autoportraits de Sylvie Guillem pour la revue "Vogue" (2000)

